

---

LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE  
ITINÉRIANT

DU 14 AU 26 NOVEMBRE 2016

JULIA DECK



© Helene Bamberger

## L'auteur :

Julia Deck est née en 1974 à Paris. Elle étudie les Lettres à la Sorbonne et travaille dans des maisons d'édition new-yorkaise et parisienne. Après avoir travaillé dans la communication d'entreprise, elle suit une formation dans une école de journalisme. Secrétaire de rédaction pour différentes revues, dont *Livres Hebdo*, elle publie ses deux premiers romans *Viviane Elisabeth Fauville* (2012) et *Le Triangle d'hiver* (2014) aux éditions de Minuit.

## BIBLIOSIAPHIE :

◆ *Viviane Elisabeth Fauville*, éditions de Minuit, 2012

◆ *Le Triangle d'hiver*, éditions de Minuit, 2014

## PRÉSENTATION DES LIVRES :

◆ *Viviane Elisabeth Fauville*, éditions de Minuit, 2012

### Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Vous êtes Viviane Élisabeth Fauville. Vous avez quarante-deux ans, une enfant, un mari, mais il vient de vous quitter. Et puis hier, vous avez tué votre psychanalyste. Vous auriez sans doute mieux fait de vous abstenir. Heureusement, je suis là pour reprendre la situation en main.

### Extraits de presse :

Article publié dans *Le Nouvel Observateur*, 23 août 2012 par David Caviglioli,

La dame de Minuit

*Elle publie son premier roman dans l'une des maisons les plus prestigieuses des lettres françaises. Il se murmure déjà que cet ouvrage dans lequel une quadragénaire tue son psychanalyste pourrait être un des chocs de la rentrée littéraire (...)*

Cette histoire porte désormais un nom : « *Viviane Elisabeth Fauville* ». Le nom d'une quadragénaire bourgeoise en déroute, qui un soir enfonce un couteau de cuisine dans l'estomac de son psychanalyste. Ce manuscrit, Julia Deck ne l'envoie qu'à Minuit, qui n'a pourtant pas publié de premier roman depuis des lustres. On est en mai 2011. (...)

Trois jours après, elle reçoit une lettre d'Irène Lindon. Julia Deck fait maintenant partie de la famille la plus fermée et la plus prestigieuse des lettres françaises. Les libraires que notre camarade Anne Crignon a interrogés cet été ont unanimement célébré cette nouvelle venue de « *l'école Minuit* ». Dans le paysage littéraire actuel, son roman détonne

: il ne fait pas 800 pages et il n'est pas consacré à une célébrité. Il est une pure fiction, ce qui ne veut pas dire que l'exercice est vain. Bien au contraire : Viviane Elisabeth Fauville est le nom qu'il faudra donner à la dépression cauchemardesque qui saisit la bourgeoisie depuis que ses certitudes s'écroulent, alors que tout l'intérêt d'être bourgeois est justement de pouvoir compter sur des certitudes solides. Cette héroïne du siècle naissant est déjà séparée de son mari quand on fait sa connaissance. Le mariage n'est plus qu'une vieille coutume qu'on perpétue sans y croire, comme ces remèdes de grand-mère qu'on suit à la lettre malgré leur inefficacité. Viviane Elisabeth Fauville est responsable de la communication des Bétons Birons, entreprise où, comme dans toutes les entreprises, l'entrée dans la quarantaine fait de vous un personnage vieillissant qui a cessé d'être désirable.

Quand le travail et le mariage perdent leur sens, que reste-t-il à la bourgeoise ? Il reste les enfants, l'ordre social et la psychanalyse, dernière religion en vigueur : trois valeurs qui volent en éclats lorsque Viviane Elisabeth Fauville regarde son psy expirer sur le sol ensanglanté de son cabinet du 5e arrondissement. Suit une errance dostoïevskienne dans le centre parisien : entre deux dépositions hésitantes à des flics de plus en plus suspicieux, la meurtrière occupe ses journées à suivre les proches de son analyste, se cachant sous des portes cochères, créature invisible faite pour se camoufler dans la grisaille haussmannienne de la capitale, pendant que son bébé dort, assommé par les tranquillisants que son psy lui prescrivait. Le lacanisme, le couple, l'argent : Julia Deck prend tous les éléments du mélodrame parisien et les dynamite avec une minutie presque comique. Seule Viviane Elisabeth Fauville reste debout dans ce champ de ruines, perdue dans un brouillard médicamenteux mais protégée par sa folie. « *J'ai lu pas mal de manuels de psychopathologie*, explique l'auteur. *Je voulais que sa démence soit rigoureuse.* » On la félicite : elle a réussi à éviter que son livre pue la documentation. Elle poursuit : « *Mais ces manuels étaient ennuyeux. Alors j'ai lu Beckett. Personne ne parle mieux de la folie que lui : il se place à l'intérieur du chaos, il lui rend une cohérence.* » Beckett, une autre gloire de Minuit. Décidément, Julia Deck fait de la littérature maison.

[Article publié dans \*Le Monde\*, vendredi 7 septembre 2012 par Jean Birnbaum](#)

### *Touché au mort*

Le 1er septembre, une psychothérapeute est morte après qu'un de ses patients, un schizophrène de 28 ans, l'eut étranglée à son cabinet. Cinq jours plus tard, c'est-à-dire aujourd'hui, une jeune femme, Julia Deck, publie un premier roman qui relate la mise à mort d'un psychanalyste par une de ses malades. La coïncidence apparaît d'autant plus sidérante que ce type de passage à l'acte est rare. Mais le fait divers comme le roman viennent rappeler que les médecins de l'âme se tiennent sur une ligne de front qui les expose à la folie, ordinaire ou dangereuse. Ils s'y trouvent livrés à des feux croisés, désir et haine, séduction et destruction.

Le tour de force de Julia Deck consiste à installer son lecteur dans la tête de la meurtrière, dont le nom est aussi le titre du livre, *Viviane Elisabeth Fauville* (Minuit, 160 p., 13,50 €). D'emblée, nous sommes captifs de ses failles, nous entendons les voix qui lui disent des choses banales, mais saturées de paranoïa : « *Si l'on avait un tant soit peu cherché à soulager votre mal au lieu de vous y plonger, vous n'en seriez peut-être pas arrivée*

*là* »... Là ? A ce point de non-retour dont le récit révèle peu à peu les coordonnées ravageuses : Viviane vient d'accoucher ; et de divorcer ; et de tuer son psy ; en pleine séance ; avec un couteau de marque ; cadeau de mariage ; offert par sa mère. Dès lors, Julia Deck entremêle les fils de deux enquêtes à travers les rues de Paris : celle de la police sur l'entourage du médecin, et celle de la littérature sur les confins de l'humain. Son polar fêlé nous fait découvrir une mère aussi haineuse qu'indulgente, un mari en souffrance, et un bébé qui, comme tout le monde ici, ne demande qu'à s'exprimer. Ainsi la plume de Julia Deck reconstitue-t-elle cette scène sanglante, innommable, où la folie s'inscrit à même les corps. Gare à ceux qui s'aventurent à lui faire face. Ils risquent de se trouver touchés au vif, et même, selon un mot du psychanalyste J.-B. Pontalis, touchés au mort.

Article publié dans *Livres Hebdo*, 6 juillet 2012 par Véronique Rossignol

*Métropolitaine*

Pas besoin de faire des cachotteries : on connaît Julia Deck. Pour nous, collaborateurs de *Livres Hebdo*, c'est simplement Julia, la pigiste franche et pince-sans-rire, qui met en page nos articles et avec qui on peut parler livres, librement (...)

Mené en souplesse mais d'une plume sûre, originale, *Viviane Elisabeth Fauville*, est – on le soutient sans crainte d'être taxée de copinage connivent – un roman drôlement réussi.

Dans un Paris pointilleusement décrit, il piste une femme bien intégrée, mère d'un bébé de quelques mois, fraîchement quittée par son mari, qui tue son psy et attend qu'on vienne lui demander des comptes. Une très vieille idée – comment vit-on avec le poids d'un crime impuni ? – que l'auteure a reprise et (beaucoup) retravaillée jusqu'à bâtir une épatante intrigue. Le choix du métier de la victime ? « *Il m'a paru une évidence* », dit-elle. C'est Irène Lindon, directrice des éditions de Minuit, qui a trouvé le titre. « *La première qui a vraiment lu.* » Et la seule d'ailleurs à qui Julia ait envoyé le manuscrit. Bonne fée exigeante, l'éditrice s'est penchée sur le berceau de ce texte qui n'était pas le premier, son auteure ayant déjà commis un roman il y a trois ans, envoyé à trois éditeurs, refusé par lettre type et remisé (définitivement, assure-t-elle) dans un tiroir. Entre-temps, notre Julia a gagné sa vie de plein de manières, toutes plus ou moins directement liées aux livres et à la littérature, dans la continuité de ses études de lettres modernes à la Sorbonne, assorties d'une spécialité édition. Ainsi fut-elle successivement lectrice de littérature étrangère à New York et à Paris, dans la communication d'entreprise sur le Web pendant six ans (« *Horrible, j'étais tellement frustrée* ») puis, après une formation dans une école de journalisme, pigiste pour différents supports, une activité dont la souplesse a l'avantage de garantir un bien primordial pour elle : du temps pour écrire.

Du temps en l'occurrence pour « *essayer plein de trucs* », dont faire un plan qui ne marchait pas. Pour arpenter son Paris natal en piétonne, dans tous les sens, vérifiant les noms de rue, les itinéraires de métro, repérant des façades d'immeubles, pour, deux ans et plusieurs versions plus tard, parvenir à animer avec un ton juste ce personnage qui traverse une grave crise d'identité, et prend l'eau peu à peu. A se mettre dans la tête d'une femme dont la personnalité se fissure et se disloque sans bruit. La romancière précise qu'un passage en fac de psycho, il y a quelques années, l'a un peu aidée dans la

description de certains symptômes. De fait, le décalage progressif avec la réalité, cette suite de comportements jamais franchement délirants mais légèrement vrillés, est très finement observée. Plus que l'illogique de la folie, c'est bien sa logique que Julia D. reconstruit, sa cohérence interne.

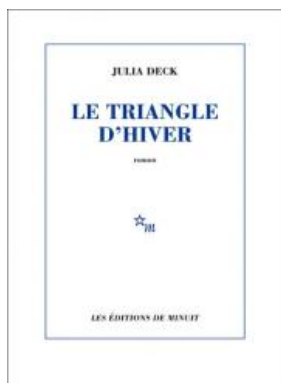
**Fille unique.** Au-delà de ce portrait de femme en morceaux, le roman a été également l'occasion de creuser le thème des relations mère-fille et, plus sous-jacente, plus personnelle pour Julia, fille unique née d'une mère anglaise, traductrice et grande lectrice, et d'un père français, plasticien, la question de la langue maternelle. « *Quelle est ta langue maternelle quand tu te retrouves à maîtriser ta deuxième langue mieux que la première ?* »

En plaisantant, Julia dit qu'elle trouve très complexant ces auteurs qui affirment en interview que leur éditeur n'a pas touché une ligne à leur texte. Elle n'a pas de gêne à avouer qu'elle doit beaucoup à la lecture précise et sans concession d'Irène Lindon, une « *interlocutrice irremplaçable* ». « *Elle m'a dit ce qui ne fonctionnait pas, mais pas ce qu'il fallait faire.* » Exactement ce que l'apprentie romancière avait besoin d'entendre. Aussi, après leur première rencontre, Julia a repris sa copie. Tenant compte de certaines critiques, laissant d'autres de côté, elle a simplifié, fait quelques changements de structure. Elle a enlevé du « *gras* » et supprimé « *des choses que je croyais littéraires et qui étaient juste lourdingues* ». A la suite des premiers refus, elle se souvient avoir pensé : « *Si la prochaine fois, ça ne marche pas, j'arrête. Je n'avais pas envie d'empiler les manuscrits non publiés.* » Elle a bien fait de persévérer.

---

◆ *Le Triangle d'hiver*, éditions de Minuit, 2014

### Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Mademoiselle ne veut plus travailler. Mademoiselle est criblée de dettes. La vie serait tellement plus simple sous une nouvelle identité. Qu'à cela ne tienne, elle emprunte celle de la romancière Bérénice Beurivage, change de ville et rencontre l'Inspecteur, dont elle tombe aussitôt amoureuse.

C'est sans compter la journaliste Blandine Lenoir, éprise du même homme et résolue à la confondre. Bientôt le soupçon gagne sur tous les côtés du triangle que forment ces trois-là, parfaitement équilatéral.

### Extraits de presse :

Article publié dans *La Croix*, 28 août 2014, Fabienne Lemahieu.

*Deux ans après un premier roman très remarqué, Julia Deck poursuit sa réflexion littéraire sur l'identité, le mensonge et la folie.*

« Mademoiselle » est une énigme. La jeune femme vit au Havre, fut vendeuse, on la devine chômeuse. Pour l'heure, Mademoiselle est bien seule, n'ouvre plus son courrier et se sent à l'étroit dans son studio « tout en angles droits, équipements fonctionnels et baies verticales ». Elle s'exprime peu, hébétée par l'indicible ennui des jours mornes et vides – « *au fil des mois, les heures devenues élastiques, ses actions n'étaient plus guidées que par de brusques accès d'envie ou de dégoût.* »

De sa vie passée, on ignorera tout. Son nom ? Bérénice Beauregard. Qu'il fût le patronyme d'un personnage rohmérien interprété par Arielle Dombasle dans un film dont le nom lui échappe lui a paru suffisamment séduisant pour qu'elle le fasse sien. À l'écran, Bérénice Beauregard était romancière : elle-même a le physique de l'emploi, songe-t-elle, elle en exercerait bien la fascinante activité... En attendant d'écrire et puisqu'il faut bien vivre, elle vole, vend son joli « *corps gracile* » contre quelques vêtements tape-à-l'œil...

Cette jeune femme qui court après sa propre identité n'est pas sans rappeler l'errance hallucinée de Viviane Élisabeth Fauville, héroïne éponyme du premier récit de Julia Deck qui révéla le talent de la jeune auteur. Mais si l'esprit de la première, bourgeoise parisienne, était peuplé d'idées folles et paranoïaques, de rares pensées primaires habitent celui de Mademoiselle, tout au plus quelques intuitions salvatrices. De leur commune solitude, la romancière trouve pourtant la matière d'une intrigue puissamment littéraire, servie par une narration sèche et précise, cinématographique. Le mouvement y surgit d'une libre syntaxe qui, multipliant les approches, laisse s'immiscer dans le fil du discours les propos de chacun, leurs gestes et la minutieuse description des lieux traversés.

Ainsi, Mademoiselle prend la route, suit le périple d'un paquebot baptisé *Sirius* et de son séduisant « *Inspecteur des navires* », depuis les chantiers de Saint-Nazaire jusqu'à Marseille. D'un port à l'autre, elle croisera aussi la journaliste Blandine Lenoir, et leur rencontre initiera le jeu cruel du triangle amoureux, amer reflet du « triangle d'hiver », cette figure astronomique constituée de trois étoiles dont la plus brillante porte le nom de Sirius... Par les rues et les gares, les hôtels, les salles désertes des musées, les pas du trio seront ainsi circonscrits dans ces figures strictement équilatérales, arpentant sans fin chacun des côtés avec un étonnement inlassablement renouvelé.

Absurde dialectique, ce *Triangle d'hiver* est une boucle sans fin, un étrange récit sur lequel planent les brumes d'un songe éveillé. Artefact social autant que romanesque, Mademoiselle est ce personnage de chair et de papier qui s'offre à nos regards et qui, une fois la flamme de son élan vital éteinte, se meurt à elle-même pour se réinventer, « *se glisser une fois de plus sous une nouvelle peau* ». Mais on ne s'offre pas impunément d'autres vies que celle qui nous est assignée... Pour autant, si mentir est un crime, est-ce mentir que d'écrire ? Le lecteur est seul juge, qui sait infiniment gré à Julia Deck de l'avoir, jusqu'à la dernière ligne, à ce point mystifié.

Article publié dans *L'Humanité*, jeudi 25 septembre 2014, Alain Nicolas.

*Le paquebot de la fiction sous un triangle d'étoiles*

*Comment se faire passer pour une écrivaine quand on est le sosie d'Arielle Dombasle ? Sur ce thème léger, Julia Deck livre un nouvel ouvrage virtuose, mélancolique et ambitieux.*

Vivre sans travailler est un job à plein-temps. Surtout quand on a l'idée baroque de se faire passer pour une romancière. Précisons : pas une apprentie romancière, une romancière en devenir, une femme en train d'écrire, d'essayer d'écrire. Non, ce que choisit Mademoiselle, c'est un nom de romancière, un nom de romancière de roman, et même de cinéma, Bérénice Beurivage. Beau nom, venu tout droit d'un film de Rohmer, *L'Arbre, le Maire et la Médiathèque*, d'autant plus facile à porter quand on a le physique d'Arielle Dombasle en 1993. La suite, on la devine, rencontrer un homme, le rendre amoureux, et adieu petits boulots, adieu Pôle emploi.

Tout se passe comme prévu. Bérénice rencontre un homme, le rend amoureux, s'installe avec lui. Il est ingénieur, chargé d'inspecter des paquebots au sortir des chantiers navals. Nulle coïncidence : nous sommes au Havre, et de la fenêtre de son appartement du quai de Southampton – dont elle n'a pas payé le loyer depuis longtemps –, elle peut voir les rangées de hublots du *Sirius* dont les occupants, éphémères voisins, s'apprêtent chaque soir « à claquer à la roulette trois salaires minimums interprofessionnels de croissance ». Après une nuit avec un cadre qui réceptionne le *Sirius* dont c'est la croisière inaugurale, elle s'éclipse, fuit à Saint-Nazaire. Et là, au bar du *Skipper*, c'est LA rencontre avec l'Inspecteur. On prend alors de la hauteur, on gagne en complexité. Julia Deck construit un roman sur le motif de la fiction, prise en tenailles entre une invention assise sur l'imitation et une écriture impossible. La jeune femme intelligente et imaginative qui se veut romancière n'arrive pas à écrire une ligne et ne sait même pas donner le change, se contentant de mimer une actrice, jouant la romancière.

Cette trajectoire que l'on pressent vouée à l'échec, Julia Deck la fait ricocher dans la géométrie triangulaire qui donne son titre à l'ouvrage. *Sirius (Alpha Canis Major* pour les connaisseurs) est la plus brillante des étoiles, l'un des sommets du Triangle d'hiver, repère essentiel dans la voûte céleste. Triangle des ports, Le Havre, Saint-Nazaire, Marseille, le plus visible, comme le triangle amoureux formé par l'Inspecteur, Bérénice et une certaine Blandine Lenoir, journaliste elle aussi échappée du film. Blandine va poser, face au mensonge de sa rivale et au doute de l'homme, un solide troisième sommet, celui du réel, qu'elle cherche à établir et écrit, elle.

*Triangle d'hiver*, vraie comédie légère, est, le retournement final le suggère, une tragédie de la mémoire enfouie sous les paquets de madeleines de supermarchés. C'est un drame de la fiction. Perdue entre une tragédie de Racine à peine lue, un film de Rohmer à demi oublié, et un roman vaguement envisagé, elle reste inaccessible comme ce triangle stellaire, qu'on atteint au prix de la folie. Ou de la littérature, la vraie, semble nous dire Julia Deck.

Article publié dans *Le Canard enchaîné*, 3 septembre 2014, André Rollin.

### *A la recherche de l'emploi perdu*

« Mademoiselle » est jeune, blonde, sans travail. Pour commencer, elle va changer de nom : pourquoi pas celui de Bérénice Beurivage, romancière que joue Arielle Dombasle dans un film d'Eric Rohmer ? Un atout ? « *Je vais l'adopter, m'y glisser, l'arborer sous toutes les coutures, devenir en tout point la femme suggérée par ces sons.* » L'aventure peut commencer.

Elle vit d'abord au Havre, près des paquebots, dont l'un, le « Sirius », « *barre la vue de sa porte-fenêtre, qui ouvre ce présent sur une grille de hublots* » qu'elle scrute. Elle se fait du thé, prend un carnet « *décoré d'étoiles en strass* », gribouille, « *Rayer trois mots, recommencer* ». Comment font donc les romanciers ? se demande-t-elle. Lors d'un stage chez Darty, elle avait brandi « *à la tête du chef de rayon* » un batteur-mixeur : « *Poussant la vitesse au maximum, elle avait crié : Vous êtes sûr, monsieur Baridou ? Vous êtes certain que je ne pourrai pas partir en été ?* » Elle est bien partie, mais pour rechercher un autre emploi !

Le cœur n'y est point. Elle vadrouille dans la ville, « *dans les quartiers vérolés de ronds-points* ». Rentre dans un bar, se fait offrir des « *Black Russian* » par un steward du « Sirius ». Il lui explique le nom du bateau, « *une des trois étoiles du Triangle d'hiver* ». Ca se termine chez lui. « *C'est étrange, la peau de l'autre, lorsqu'elle est redevenue telle, allongée dans l'ombre contre la sienne et que s'estompent les effets des Black Russian.* » Il est 3 heures et quart du matin. Elle prend le portefeuille du steward : « *Il y a trois cents, c'est bien.* » Et fuit.

Elle se retrouve à Saint-Nazaire, après être passée par Paris, sans avoir volé le « Bérénice » de Racine à la gare Saint-Lazare. Elle se veut toujours « *romancière* », bien sûr ! Elle découvre la ville, admire encore les paquebots. Pour se faire une garde-robe, elle s'offre à un employé de la réserve du magasin H & M. Elle y reviendra. Rencontre un « *Inspecteur des navires* ». « *Je supervise, je contrôle, je vérifie.* » Il lui trouve une ressemblance avec l'actrice Arielle Dombasle. Elle se présente toujours comme Bérénice Beurivage, romancière.

L'inspecteur joue son sauveur. En pleine ville, sous des arcades, ils deviennent amants. Tout est beau. Il se souvient du film de Rohmer, c'est « *Pauline à la plage* ». Précise que « *c'était plutôt un cinéaste pour romancière* ». Le piège se resserre. L'Inspecteur va se mettre à douter. Bérénice ne cache-t-elle pas une imposture ? Elle se méfie. L'Inspecteur se lasse. Tout va s'écrouler. Séparation. Et « Mademoiselle » se retrouve au Havre à la recherche d'un emploi. Sans motivation.

Julia Deck nous raconte une errance. Avec un charme fou. Et des interrogations surprenantes. Faut-il emprunter un autre nom, toujours chez Rohmer ? C'est un vertige personnel... Inquiétant.

---



Laure Adler s'entretient avec Julia Deck, écrivaine. Jeune auteure de deux romans, Julia Deck livre au micro de Hors-Champs *sa fascination pour les livres et analyse sa démarche d'écriture.*

<http://www.franceculture.fr/emissions/hors-champs/julia-deck>

Pour devenir écrivain, Julia Deck est passée par la méthode « *essai-erreur* ». Elle a plusieurs fois essayé de commencer des romans, sans jamais parvenir à dépasser une dizaine de pages. Et puis, un jour, ça marche. Si l'écriture est venue petit à petit, elle a néanmoins une fascination ancienne pour les livres. Son père fabriquait des livres d'artistes. « *J'ai eu une fascination de l'objet-livre. Je pense que j'ai eu envie de faire des livres avant d'écrire.* »

Enfant, elle dévore les Agatha Christie et la bibliothèque rose. Adolescente, elle se plonge à corps perdu dans les classiques de la littérature, très vite et avec beaucoup de facilité. Cette fascination pour les grands auteurs classiques, de Madame de Lafayette et sa *Princesse de Clèves* à Gustave Flaubert et *Madame Bovary*, l'impressionne au point de la bloquer dans sa proche démarche d'écriture : « *Au début, plus je voulais écrire, moins j'y arrivais. Quand on part avec des modèles si imposants, on ne peut rien faire.* » C'est vers 25 ans qu'elle découvre alors les auteurs contemporains.

Dans son œuvre, Julia Deck s'interroge sur la place de la parole dans l'écriture. « *Les dialogues sont une chose fascinante à écrire.* » C'est à la fois ce qui semble le plus simple et ce qui est en fait le plus difficile à écrire, car « *reproduire cette impression de naturel sans tomber dans la banalité ou le cliché, c'est très dur mais c'est délicieux à faire.* »

Au cœur de l'écriture de Julia Deck, il y a l'indécidabilité, cette incapacité des personnages à faire des choix. « *On se donne l'impression de maîtriser les choses en choisissant ses personnages et en décidant d'une trame narrative alors que la réalité, c'est le doute permanent.* » Elle aime montrer ses personnages à cet instant précis où ils ne savent pas ce qu'ils doivent faire ou choisir, « *peut-être parce que je ne sais pas moi-même ce que je vais leur faire faire.* » Par contre, elle s'interdit de faire de l'introspection psychologique, préférant une approche « *comportementale ou sensorielle plutôt que de rationaliser un flux de pensées qui n'est pas rationalisable.* »

Pour Julia Deck, un roman, c'est une façon pour l'auteur et le lecteur de se mettre à la place de quelqu'un qu'on ne sera jamais, de faire des choses qu'on ne ferait pas dans la vie réelle, et « *c'est pour cela que le roman est excitant...* »

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté  
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

[g.faivre@crl-franche-comte.fr](mailto:g.faivre@crl-franche-comte.fr)

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe  
FRANCHE  
COMTÉ Régional  
DU LIVRE